

idée, chaque idée son fruit? Ce qui pour eux est impossible, c'est d'allier leurs intérêts. Au lieu de se rapprocher, ils s'éloignent. Tellement qu'on en est rendu au point de croire que la canaille peut seule gouverner. Ce n'est plus le mérite, mais l'habit et la bourse qui font l'homme d'état; l'enveloppe et la forme, voilà, en Canada, le passe-port de la fortune et de l'honneur. Soyez vil, si vous êtes riche, ou vous flatte; soyez honnête, si vous êtes pauvre, ou vous écrase. Le commerce du crime y est le mieux établi; on y fait rarement banque-rote, surtout dans la branche de l'ypocrisie. On a tant trompé le peuple que la chose la plus difficile est de lui faire croire la vérité. Il ne se contente plus de paroles, il lui faut des faits.

Voilà depuis 1840 la marche de l'esprit public en ce pays. La route est tracée depuis un siècle; sous chaque administration elle s'agrandit. Où finira-t-elle? A une révolution!

Eh! bien, pour la prévenir il nous faut saper les bases du monopole qui la conditionnent, qui écrasèrent nos pères avant la conquête et qui écrasent leurs descendants depuis un siècle. Il nous les faut abattre non par le glaive, mais par la loi, non par la violence, mais par l'unanimité. Puisque l'intérêt seul guide les hommes, il faut faire en sorte qu'il les unisse. Il faut démontrer aux quatre origines jetées en ce pays, qu'elles sont quatre grandes familles destinées à ne former qu'une seule nation. Ceci obtenu, il ne faut point brusquer les événements; il faut attendre, peu de temps s'il est possible, longtemps s'il le faut. Il faut prouver à l'Angleterre, par notre attitude politique, par notre existence sociale, que le monopole qu'elle exerce, est aussi ruineux pour elle que pour nous. Le rôle que l'illustre Manin accomplissait avec tant de sublimité à Venise doit être répété par nous tous en Canada.

Cependant il y a des hommes qui par leur position pourraient hâter cet événement, mais qui pour monopoliser le peuple, ont juré une haine implacable à tous ceux qui, par des moyens légaux, veulent obtenir l'indépendance de leur pays. Par leur hypocrisie, par leur fortune, par leur position, ils en imposent au clergé, qui malheureusement, a pour maxime d'obéir à tous les pouvoirs politiques tant qu'ils ne le blessent point dans ses intérêts religieux ou temporels. Or un gouvernement est bon ou il est mauvais; s'il est bon il faut le respecter et l'appuyer; s'il est mauvais il faut le combattre, jamais par la force, — il en surgit un pire, — mais toujours par la raison supérieure de l'intérêt.

Si le clergé qui comprend toujours assez bien la raison de l'intérêt, voulait aujourd'hui le suivre, donnerait-il son adhésion, indirecte en toutes les occasions, et manifeste en beaucoup d'autres à un système politique avilissant et destructif? On dirait que l'intérêt, mais l'intérêt matériel seul, guide aujourd'hui le corps clérical. Ouvrons notre histoire parlementaire et que voyons-

nous? La plupart des membres du clergé, bien qu'à tort, malgré, cherchant à étouffer le cri de la liberté politique, sous prétexte qu'il faut toujours obéir aux autorités établies. Que l'immoralité en soit la base, que le despotisme en soit le but, n'importe, il faut obéir aux autorités. Que le peuple soit privé de ses droits politiques, qu'il soit pauvre, n'importe, il faut obéir, tant que le clergé, sous ces autorités se trouve pape et roi en politique. *Laissez faire dit-il, et laissez-vous! S'ilait terra.*

Certe, autant qu'eux, et, peut-être, même, plus qu'eux, nous voulons obéir aux autorités politiques, mais qu'elles respectent nos droits, qu'elles nous rendent justice nous leur donnerons notre appui. Nous ne voulons pas un gouvernement parfait, c'est impossible, mais un qui soit tolérable. Or le nôtre, loin de l'être, est injuste dans ses tendances, tyrannique dans son application et moralement meurtrier dans ses résultats. Si nous le combattons, non pas dans son existence comme gouvernement, mais dans ses abus politiques, c'est pour nous défendre.

Pendant deux siècles, nos pères ont combattu la barbarie armée contre eux; depuis la conquête nous luttons pour le maintien de nos droits politiques et sociaux, pour la conservation de notre langue et de notre culte. Non, la lutte n'a point cessé en Canada entre la France et l'Angleterre. Loin d'être morts nous sommes plus vivants que jamais; seulement, la lutte a changé de terrain. Sur les champs de bataille nous serions les maîtres, mais depuis que l'Angleterre nous tient, elle nous fait faire un apprentissage dans sa manière de combattre. Aujourd'hui, la victoire dépend plus de la tête que du cœur. Par le traité de Versailles, l'écho de la tribune a remplacé la voix du canon, la discussion a succédé à la stratégie; nous ne sommes plus colons, nous sommes déjà citoyens esclaves! Nous étions destinés à nous battre en plein champ, mais la conquête nous a ramenés au pied de la tribune. Serons-nous victorieux? L'avenir répondra.

Ce n'est pas que nous craignons pour nous; nous ne sommes point faits pour la peur; mais quand nous regardons la génération qui nous suit, nous tremblons pour elle. Le peuple Canadien-Français est une grande armée dont l'avant-garde a péri glorieusement; le corps principal résiste encore, je dirai plus, triomphe; l'arrière-garde, seule, est en danger, sauvons-la par le seul moyen qui nous reste, la nationalité, c'est-à-dire la société Saint-Jean-Baptiste.

Dans la troisième partie de ce travail nous démontrerons qu'elle seule, peut et doit nous sauver comme peuple.

III.

Depuis le jour où l'envoyé du roi de France, mouilla dans les eaux du Saint-Laurent, le pays a bien changé: la civilisation l'a rendu méconnaissable. La lutte du sauvage a fait place à la demeure du citoyen.

Le progrès, l'éducation, la religion et la liberté ont anéanti la barbarie, l'ignorance, la superstition et l'esclavage: l'homme libre a remplacé l'antropophage. Là, où campaient les tribus des Hurons et des Iroquois, s'élèvent des villes ou des travaux de géants. Les eaux de notre fleuve et de nos lacs, autrefois sillonnés légèrement par le canot d'écorce, sont aujourd'hui bouleversés dans toutes les directions par des palais flottants. Nos forêts accoutumées aux mélodies des oiseaux ou au sifflement des flèches du sauvage, retentissent sous les coups de la hache du bucheron. Le sang humain ne coule plus dans cette contrée depuis que le missionnaire a annoncé que celui d'un Dieu avait été répandu pour tous les hommes: le code de l'esclavage n'existe plus. Toutes les tribus sauvages que rencontra Jacques Cartier et que combattirent Champlain et ses successeurs sont disparues devant la nation d'Europe qui la première apporta ici la religion du Christ et la civilisation. Seule, la race française, trahie à son tour par la fortune, est restée, en dépit de la défaite, l'égal de son vainqueur. Un siècle s'est écoulé depuis la conquête et nous sommes encore sur le sol de nos pères. Soixante ans français ont été remplacés par un million d'autres de la même origine, et cela, sans le secours de l'émigration: nous sommes une exception dans l'histoire des peuples.

Pourquoi sommes-nous ici? Pourquoi notre race est-elle ainsi placée? Pourquoi sommes-nous restés Français? Est-ce pour devenir les esclaves des vainqueurs de 1760 ou bien leurs égaux. Je me suis fait souvent ces questions, et, chaque fois, je me suis répondu que nous étions un démenti vivant donné aux niveleurs des nationalités. Nous remplissons dans le Nouveau-Monde, le rôle de nos pères en Europe. Les peuples, comme les individus ont leur destinée inscrite au livre de Dieu. Celui qui veille sur les peuples nous a bien placés, c'est à nous de défendre notre poste.

On me traitera peut-être d'utopiste, mais je me consolerais en pensant que les utopistes finissent presque toujours par avoir raison. D'ailleurs, le temps des utopies est passé; ce qui était un rêve hier, peut aujourd'hui se réaliser. Je sais que l'avenir est hypothétique; mais l'expérience du passé nous est un indicateur suffisant pour nous le faire connaître.

Que deviendrons-nous? Demeurerons-nous toujours une colonie à face homogène, ou serons-nous bientôt un peuple ayant place à la table des nations? Je prévois la réalisation prochaine de la dernière hypothèse. Des différentes races qui peuplent maintenant le Canada, la survivante est destinée à former un grand peuple. A la place des provinces britanniques, un puissant empire se prépare: tout l'annonce. Dans un quart de siècle le Canada sera peut-être la Russie du Nouveau-Monde. Passe le ciel que son rôle soit plus civilisateur. Quelle sera la race,